

INÉS BLUMENCWEIG

LA TENDRESSE DU MÉTAL

Humilité et sensibilité. Deux mots pour décrire l'œuvre d'Inés Blumenweig. Pourtant, au premier coup d'œil, l'accrochage à la Maison de l'Amérique latine peut sembler froid, le travail formel. Puis on est attiré par un reflet, on s'approche un peu plus près, et on est saisi, troublé, ému. BARBARA TISSIER

OÙ ?

Maison de l'Amérique latine à Paris (7^e)
« Structures sensibles »
jusqu'au 7 janvier

COMBIEN ?

Pas de cote établie.
Montant de l'acquisition
gré à gré non
communiqué.

1930 : Naissance à Buenos Aires (Argentine).
1950 : Elle intègre les ateliers des peintres surréalistes Néilda Demichelis et Juan Battle Planas. Plusieurs expos persos et collectives.
1960 : Mariage avec l'artiste Mario Pucciarelli. Elle participe à « Pintura argentina contemporánea », une expo itinérante qui voyage à Mexico (Mexique) et à Rio de Janeiro (Brésil).
1961 : Elle s'installe en Italie avec son mari.
1963 : Le musée d'Art moderne de Miami (États-Unis) lui consacre sa première (et dernière) expo perso dans un musée. **1964** : Expo perso à la Galleria Pogliani à Rome (Italie). **1965** : Expo perso à la Galleria La Metopa à Bari (Italie). Elle commence à travailler comme journaliste pour l'ANSA (Agence de presse italienne). **1980** : Dernière expo perso à la Galleria P21 à Rome (Italie). **1981-1987** : Elle vit en France, entre Paris et Nice. **1987** : Retour en Italie. **2014** : Décès de son mari. **2022** : L'ISLAA découvre de nombreuses œuvres chez elle, fait l'acquisition d'un lot et organise une expo dans la foulée.

- *Struttura sensibile nero-alluminio-bianco*
1964 – métal et bois
180 × 60 × 20 cm
- sans titre – vers 1962
toile et métal
80 × 80 × 15 cm
- portrait : © Alfio di Bella, 1962

On s'étonne presque de ressentir autant d'affection pour ces structures, mi-tableaux, mi-sculptures, mêlant la toile et le métal. Matériaux industriels, émotions sensuelles. Inés Blumenweig a commencé par la peinture. Une peinture d'abord teintée de surréalisme, devenue informelle. Alors qu'elle émigre vers l'Italie, elle pousse son abstraction. Portée par le courant spatialiste, elle aborde la toile avec des lames, lacère, transperce. Des *tagli* (fentes) typiques d'une période où le support est attaqué, entamé, endommagé. L'artiste est « libéré de l'esclavage de la matière », dit Fontana. Inés entaille et s'ouvre aux trois dimensions. Bientôt les lames de métal deviennent son matériau. Ses structures métalliques, qu'elle nomme « structures sensibles », encouragent au mouvement. Il faut tourner autour. Regarder ce qui se passe derrière, ce qui passe au travers.

DE LAMES ET DE RUBANS

De ces failles surgissent des fleurs cuivrées, des inflorescences méconnues qui ressemblent aussi au nez d'un avion, crashé dans la toile. D'autres ouvertures semblent provoquées par une explosion. Celle de la porte d'un coffre-fort ou d'une belle cylindrée accidentée. Mais malgré l'impact, une douceur émane. Les lambeaux sont des rubans, lingerie de métal tout en souplesse. Dans des structures plus légères, elle utilise aussi le ruban, de nylon. Tendus, vrillés, enroulés, dans un cadre aux airs de stores vénitiens. Les raies d'ombre et de lumière hypnotisent, créant, plus qu'un effet d'optique, un champ magnétique. Matériaux tour à tour industriels ou domestiques, masculins ou féminins, vibrent avec la même

élégance. Des lames puis des rubans, des brèches et des liens. Il ne faut peut-être pas trop chercher à interpréter ou prêter une trop grande symbolique à ces œuvres définitivement plastiques, optiques et spatiales. Mais comment ne pas se demander ce que perçoit Inés ? Ce qu'elle déchire ? Et vers quel autre espace veut-elle nous emmener ?

Spatialisme, nouveau réalisme, arte povera, op art, cinétisme. Si Inés Blumenweig s'inscrit pleinement dans les recherches de son temps, son œuvre reste pourtant confidentielle. Son mari, Mario Pucciarelli, est un artiste à succès. Il expose et a besoin de place pour créer. Inés s'efface un peu derrière celui qui fait carrière. Elle devient journaliste et commente la vie culturelle romaine. Sans toutefois délaisser la création. Certaines de ses œuvres datent des années 1990, mais depuis les années 1960 elles passent clairement sous les radars. C'est d'ailleurs en s'intéressant à son mari que la fondation américaine ISLAA (Institute for Studies on Latin American Art) fait sa rencontre lors d'une visite d'atelier. « Au fur et à mesure de nos visites, il était de plus en plus clair qu'Inés devait intégrer notre collection », raconte Jordi Ballart, directeur de projet. Une partie de ses œuvres (et les archives conjointes du couple d'artistes) sont acquises. « Elle n'avait pas reçu la moindre attention de la part du monde de l'art depuis 42 ans. Il était évident pour nous – et un souhait partagé par sa famille – qu'il fallait faire en sorte de pouvoir montrer rapidement son œuvre dans un lieu qui ait du sens et où elle pourrait se rendre depuis Rome. » La voilà présentée à Paris (période 1961-1978). Vite, il faut y aller ! ●

